

Afrique australe

Par Ève Rousseau

De livre en livre, on arrive au Livre (Anonyme)
Tout Héréro aperçu à l'intérieur des frontières allemandes
[namibiennes] avec ou sans armes, sera exécuté. Femmes et enfants
seront reconduits hors d'ici – ou seront fusillés... Aucun prisonnier mâle
ne sera pris. Ils seront tous fusillés. (Vernichtungsbefehl de Lothar
Von Trotha, 2 octobre 1904)

Table

Afrique australe	1
Montréal.....	1
Maputo.....	3
Harare	7
Dans le monde des Héréros	11
Le cahier.....	25

Montréal

Voilà ce que j'écrivis aux amies après la décision d'un exode vers le Trempet personnalisé et financièrement « illimité ».

« Allez lire ce qu'Il écrit dans la Bible sur les pays rétifs à l'accueil des migrants :

Quand ce fut le matin, le vent de l'argent avait apporté les touristes. Les touristes montèrent sur les pays rétifs et se posèrent dans toute l'étendue de ces pays ; ils étaient en si grande quantité qu'il n'y avait jamais eu et qu'il n'y aura jamais rien de semblable. Ils couvrirent la surface de toute la terre, et la terre fut dans l'obscurité ; ils dévorèrent toutes les richesses de la terre et tous les fruits de la culture.

J'ai simplement remplacé « sauterelles » par « touristes », comme Il l'aurait fait s'Il dictait la Bible aujourd'hui.

À l'encontre des arbres, nos racines poussent dans la cime : nous pouvons nous déplacer tout en continuant à habiter les mêmes mots. Pour les déplacements qui nous font changer de terreau, je

ne vois que deux catégories : les touristes et les migrants. Les premiers emportent leur monde avec eux ; aux seconds, on demande de se débarrasser du leur.

Et alors, pourquoi expulse-t-on les migrants et jamais les touristes ? La réponse est très facile : parce que, aujourd'hui, le dieu Argent est plus puissant que celui de la Bible. »

Les réactions furent fort amicales :

T'en as pas marre de répéter toujours les mêmes choses... Tu nous fais chier... Tes exagérations me donnent envie de voyager encore plus... Tu nous emmerdes pro-fon-dé-ment... T'es vraiment, vraiment bornée...

Pour éviter de me transformer moi-même en sauterelle, j'avais choisi le voyage le plus rapide et le moins cher : Montréal-Milan, puis le train.

Le voyage devait durer une quinzaine d'heures. Il durera une quinzaine de jours.

L'emmerdeuse bornée changea d'avis le 16 juin.

Fiorenzo avait invité Selma et moi dans un restaurant irlandais pour fêter le Bloomsday. Lorsque Fiorenzo eut fini de comparer le voyage d'Ulysse à celui de Bloom, j'ajoutai ma touche personnelle en disant que si l'Ulysse moderne n'avait pas eu besoin de sortir de sa ville, l'Ulysse contemporain pouvait parfaitement ne pas sortir de sa chambre. Silence. Nous sautâmes ensuite de Joyce à Xavier de Maistre, de Xavier de Maistre à Proust, pour terminer chez Boccace qui, comme par hasard, était né un 16 juin et avait, *nolens volens*, inspiré notre retraite.

Après avoir abandonné Fiorenzo sur le pas de la porte, Selma et moi allâmes prendre un dernier verre à L'Express.

Au deuxième Chinon elle commença une manœuvre de contournement : « Tu sais que moi non plus je n'aime pas faire du tourisme.

— Je sais.

— Vraiment pas !

— Je le sais. »

Elle but une gorgée. « Le 15 août je vais chez ma mère à Windhoek.

— C'est très bien.

— Oui. Je suis très contente d'y aller. Surtout si tu m'accompagnes.

— J'aimerais bien, mais...

— Mais, tu viens de nous faire une tirade contre le tourisme. C'est ça ?

— Non, cCe n'est pas ça.

— C'est quoi alors ?

— Je préfère donner l'argent du voyage à des associations d'accueil des migrants.

— Quand tu seras là, tu pourras le donner à des associations namibiennes. Fiorenzo doublera facilement tes fonds. »

Mes résistances, rendues brimbalantes par l'alcool et l'amitié, cédèrent lorsque Selma joua sa dernière carte : « Et je t'emmènerai dans les terres des Héréros qui, depuis ta lecture de Pynchon, semblent tellement t'intéresser... Dans des endroits où les touristes ne vont pas.

— Mais où ils iront.

— Je ne pense pas. »

Quelques échanges encore et puis nous levâmes nos verres aux Héréros — et à ma défaite.

Le lendemain, je l'annonçai à Fiorenzo, qui trouva la décision parfaitement logique — même venant de quelqu'un qui, selon lui, se souciait fort peu de logique. « Tu pourrais passer par Maputo, Roberto sera ravi de t'accueillir Et puis.... et puis à Harare pour constater *in loco* la grandeur de ton ami Mugabe ».

Son sourire satisfait me donna une envie folle de tout envoyer en l'air, mais la promesse à Selma...

Il ajouta un conseil qui me permit de me défouler : « Avec Roberto, évite la politique et le problème des femmes.

— Maintenant les femmes sont un problème ?

— Tu es de mauvaise foi. Tu sais très bien ce que je veux dire.

— Non. Et je ne veux pas le savoir. ».

Une heure plus tard, le billet était dans mon courriel : Montréal, Francfort, Johannesburg, Maputo.

Maputo

Deux escales de merde à Francfort et Johannesburg avant d'atterrir à Maputo.

J'avais rencontré Roberto une dizaine d'années plus tôt. Je ne le reconnus pas, mais je reconnus immédiatement sa voix : « Vous êtes bien la femme de Fiorenzo ? »

De l'aéroport à l'océan, une mer de boîtes que nous traversâmes en échangeant quelques phrases conventionnelles. À une centaine de mètres de la plage, à côté du *compound* d'une ambassade, son énorme demeure à la façade fantaisiste mérite une photo plutôt qu'une description approximative.



Une jeune domestique m'accompagna dans ma chambre. Quand je redescendis, Roberto m'attendait au bord de la piscine avec une bouteille de champagne.

« Pour fêter la femme de mon ami communiste. »

Je le corrigeai : « D'Ève, la femme communiste qui a épousé Fiorenzo. »

Ça pouvait être le prélude à une bataille. Ce ne fut qu'une prise de position pour éviter les attaques-surprises. Je craignais ce séjour. Contrairement à Fiorenzo, je ne crois pas que « l'humanité » d'un individu suffise à dissoudre son fond fasciste. Avant mon départ, Roberto m'avouera qu'il avait eu la même crainte : que nos idées très éloignées nous condamnent aux politesses et aux phrases toutes faites. Nous nous étions trompés.

Il faut dire que d'emblée nous mîmes cartes sur table. Il se présenta comme réactionnaire, ennemi du progrès et des Lumières, plus catholique que le pape qui avait « troqué les Écritures contre la sociologie », raciste qui ne croyait pas aux races, macho respectueux des femmes tant qu'elles ne singeaient pas les hommes.

Je lui répondis que mes idéaux féministes, progressistes et communistes n'avaient besoin d'aucun bémol.

« Vous aimez George Sand ? », me demanda-t-il. La question me prit tellement de court que je fronçai les sourcils et j'émis un traînant « Pourquoi ? »

Depuis son adolescence, il conservait un passage de l'écrivaine. Il le sortit de la librairie. Son sourire me fit immédiatement soupçonner un piège. « Voulez-vous le lire ? » Je le lus.

George Sand y expliquait qu'elle supportait difficilement la société des femmes, leur agitation, leurs préoccupations pour les petites choses et cette « excitation malade » qui, selon elle, tenait à leur physiologie.

Je lui dit que même si c'est une femme qui écrit cela, je n'étais pas du tout d'accord avec elle. Mais que je comprenais très bien qu'un fa... qu'un réactionnaire puisse l'apprécier.

Avec un sourire amical : « Vous pouviez terminer le mot. »

— Fasciste ?

— Oui. Même si je ne me reconnais pas dans ceux d'aujourd'hui.

— Ce que je comprends surtout, c'est que George Sand, malgré ses vêtements, les endroits réservés aux hommes qu'elle fréquentait et son indépendance, était fille de son époque. Et de sa classe.

— Appartenir à son époque et à son milieu n'est pas un péché. Ce devrait même être la condition humaine.

— Certes. Mais deux siècles plus tard, on ne peut pas faire comme si rien n'avait changé.

— Non, surtout parce que les choses ont empiré,

— Pour les hommes sourds aux exigences des femmes, certainement.

— Vous voyez ! Vous parlez déjà comme les journaux qui dictent la ligne de pensée en Occident. Votre progrès n'est qu'un masque idéologique posé sur les intérêts des banquiers et des politiciens. Et quatre ou cinq siècles ne sont rien. Les changements profonds prennent des millénaires.

— Fiorenzo m'avait conseillé de ne pas aborder avec vous le « problème » des femmes.

— Pour une fois il avait raison. Mais, pour moi, il n'y a pas de problème des femmes. Et surtout les femmes ne sont pas un problème. »

Sa petite-fille arriva en courant réclamer une glace à papi et m'offrit une excellente possibilité de retraite. Je montai faire une sieste.

Deux réactionnaires — lui en le revendiquant, moi en essayant de ne pas le devenir — venaient de tomber d'accord sur une phrase : les femmes ne sont pas un problème.

Alors où était le problème ? Dans les médias ? Dans les départements universitaires qui ont besoin de problèmes pour se sentir indispensables ? Non, trop facile de se faire happer par ces questions. Il n'y a pas de « problème des femmes ». Il y a des femmes qui ont des problèmes et qui n'ont aucune envie d'attendre quelques millénaires pour qu'ils se résolvent.

Un énorme rat, aussi grand que moi et muni de défenses d'éléphant, me donna des coups de tête jusqu'à ce que je me réveille. Je ne savais plus où j'étais.

On frappa doucement.

— Madame, monsieur et son ami vous attendent pour le dîner.

Je descendis. Roberto faisait les cent pas avec Filipe, homme à la démarche encore juvénile malgré ces 85 ans. Prêtre, ancien militant du Frelimo, ancien recteur de l'université Eduardo Mondlane.

Roberto me le présenta presque comme une garantie : « Vous verrez, ses idées sont beaucoup plus proches des vôtres que des miennes. Deux contre un, et ce sera moi qui apprendrai le plus ».

La soirée fut fort agréable. Le tourisme nous donna d'abord un ennemi commun ; la Grèce antique noua rallia. Nous passâmes du Frelimo à la révolution des œilletons, de la société de consommation aux finances, d'Adorno à Gómez Dávila, des papes à la technique.

Le lendemain matin, dans la bibliothèque, j'essayai de reconstituer la soirée.

Mauvaise idée.

Je recopiai des phrases de *La Dialectique de la raison* et des *Escolios a un texto implícito* sans noter les sources et, très vite, je ne sus plus distinguer ce que nous avions dit de ce que j'avais lu.

J'en conservai quelques-unes :

Admettre de bon gré que nos idées n'ont aucun intérêt pour qui que ce soit, c'est le premier pas vers la sagesse.

Le réactionnaire ne devient conservateur que dans les époques qui conservent quelque chose de digne d'être conservé.

La vérité est dans l'histoire, mais l'histoire n'est pas vérité.

On ne cherche pas dans Nietzsche des réponses, on cherche des questions.

Sans un élément premier à partir duquel déduire, la raison n'est qu'une machine à générer des faussetés. L'élément premier repose dans les sables mobiles de l'histoire.

C'est largement assez pour emmerder les amies du Trempet.

Le soir, j'invitai Roberto au restaurant. « Jamais je n'ai accepté l'invitation d'une femme au restaurant et je ne commencerai pas aujourd'hui. », me dit-il. Je tournai ma langue le nombre de fois consacré. Nous dînâmes chez lui. Sa petite-fille occupa heureusement une bonne partie de la soirée. Avant de se retirer, Roberto voulut rendre hommage à son ami en me lisant une lettre que Fiorenzo lui avait envoyée une quarantaine d'années auparavant.

Il y a exactement quatre ans, à quatre heures et demie du matin, j'entrais à l'Accademia militare¹ de Pozzuoli. J'y restai neuf mois. Sport, étude, marche, solitude... solitude, sport, marche, étude... marche, marche... J'y ai connu des gens sensibles, ouverts et intelligents, d'autres fermés comme des châtaignes et imbéciles. Les fascistes étaient nombreux, mais pas nécessairement les plus imbéciles — ce n'est pas parce que je m'adresse à toi que j'écris ça. J'ai constaté la force d'homogénéisation de l'institution et la capacité de l'individu à survivre. J'ai côtoyé des jeunes qui, pour voler, auraient fait n'importe quoi, même la guerre. J'ai marché

¹ L'équivalent de l'École de l'air et de l'espace en France et Collège militaire royal de Kingston au Canada.

pendant des mois en m'efforçant de ne pas rire et serré les dents dans le parcours de guerre en m'efforçant de ne pas pleurer.

J'ai subi des traitements injustes et je me suis amusé à étudier le sourire hollywoodien de mon argousin. J'ai rêvé de femmes aux immenses robes blanches, regardé bouche bée Sylvie Vartan chanter des chansons ineptes et organisé des débats sur l'occupation des universités que l'officier responsable, avec beaucoup de classe il faut le reconnaître, interdit après trois rencontres.

Fiorenzo m'avait souvent parlé de son passage à l'*Accademia militare*, mais beaucoup plus sombrement. Je découvrais maintenant qu'à vingt ans déjà il possédait cette faculté qui m'avait toujours irritée et parfois inquiétée : entrer dans un monde qu'il détestait, y trouver ce qui lui plaisait et s'y mouvoir suffisamment bien pour que les autres oublient qu'il n'était pas des leurs. J'appelais cela sa capacité de mimétisme. Les jours de mauvaise humeur, j'employais un autre mot.

Harare

Le vol pour Harare partit avec trois heures de retard. Juste le temps de lire *Nervous Conditions* de Tsitsi Dangarembga. Née à Mutoko en Rhodésie du Sud, elle avait vingt et un ans lorsque, en 1980, la Rhodésie devint indépendante et prit le nom de Zimbabwe. Je ne connaissais pratiquement rien à la littérature de l'Afrique australe — je ne considère pas Doris Lessing comme africaine plus que Ducharme comme parisien — et le livre me réserva plusieurs surprises. Ik, lorsqu'il lira ces notes : « Que veux-tu, ma belle ? Quand on ne connaît rien à quelque chose, on a de bonnes chances d'être surpris. »

Va te faire voir chez les Samoyèdes, petit chou de maman.

Après l'uppercut de la première phrase — *Je ne fus pas attristée par la mort de mon frère* — elle annonce la couleur : ce n'est pas de la mort qu'elle parlera, mais de la condition minable des femmes. Même en Afrique. Surtout en Afrique. Quand son frère meurt, Tambu, l'héroïne, n'a que treize ans, mais, derrière elle, elle a déjà assez de petites luttes pour comprendre que l'excroissance gonflable dont son frère a été pourvu lui ouvre sans effort des portes contre lesquelles elle devra, elle, cogner longtemps. Tambu a le clou de l'étude solidement planté dans la caboche. Pour pouvoir aller à l'école, elle cultive du maïs et va le vendre en ville. C'est là qu'elle découvre ces lumières suspendues à des poteaux qui savent, mystérieusement, quand arrêter les voitures et quand les laisser repartir. L'explication de Matimba, le villageois qui l'accompagne « ce sont des machines », ne lui suffit pas. Elle s'installe au bord d'une rue avec son maïs. Passe un couple de Blancs très comme il faut. Doris voit la fillette, voit ses vêtements, voit l'homme qui l'accompagne et comprend immédiatement tout : travail infantile, exploitation, esclavage. Elle comprend si vite qu'elle ne laisse presque pas à **Matimba** le temps de répondre.

Qu'est-ce qui me surprend ? Pas l'indignation de cette femme. Pas que ce soit elle, plutôt que son mari, qui intervienne. Pas même qu'elle fournisse finalement l'argent qui permettra à Tambu de retourner à l'école. C'était autre chose. Des années auparavant, mon père — ou Fiorenzo ? Si je les confonds même en écrivant, ça va mal — m'avait raconté presque la même scène. Un garçon de

sept ou huit ans gardait les vaches dans un alpage. Un couple de riches citadins s'indigna de voir ses parents imposer un tel travail à un enfant. La femme, là aussi, menait l'accusation. L'envie était forte d'en conclure que, dans les Alpes comme au Zimbabwe, les bourgeois armés d'idées généreuses sont parfois incapables de voir la fierté d'un enfant pauvre heureux d'être déjà utile.

Mais je résistai.

Le plaidoyer de mon père en faveur du travail des enfants m'avait trop irritée pour que je lui donne raison si facilement. Tambu me transporta ensuite de l'Afrique aux Alpes par le maïs, puis des Alpes au Québec par la langue. Les missionnaires blancs auxquels elle s'adresse en anglais lui répondent en shona. Ils veulent respecter sa langue ; elle veut apprendre la leur. Situation familière au Québec. L'Anglo amoureux du Québec parle français au francophone qui, au premier accent, lui répond en anglais. Qui protège la langue de qui ? Et pourquoi Tambu veut-elle parler anglais ? Parce que *speaking black* risque de la laisser là où sa mère est restée. Dans la misère la plus noire. Transformer les *Nègres blancs d'Amérique* en *Blanchâtres noirs d'Afrique* est peut-être un peu artificiel. Qu'importe. Ce qui l'est moins, c'est que, chez les opprimées — notez le féminin — travail, règles, discipline deviennent facilement une philosophie de survie. La grand-mère de Tambu lui a appris que la vie peut garder un brin de dignité si on travaille dur et si on obéit aux règles. Et voilà le problème : l'oppression des femmes est aussi entretenue par des femmes. Oui. Même lorsque nous aimons nos grand-mères.

Mes pensées allèrent ensuite à Péguy, à ses *aïeules déplorables aux yeux pâlis de pleurs*, puis à Ève, à mon prénom, au Père, à l'opposition sexuelle, à Lacan et à je ne sais plus quoi. Tourisme littéraire. Rebobinage.

Ce qui m'intéressait chez Tambu était plus simple : elle s'oppose au père parce que l'éducation qu'il accuse d'avoir tué son fils est précisément ce qui lui permettra, à elle, de vivre. Et peut-être de mieux vivre. Pas nécessairement en jetant aux orties toutes les traditions. Certaines peuvent freiner le progrès tout en empêchant les faibles d'être écrasés par ce même progrès.

J'en parlai, bien trop excitée, à Selma. Elle m'écouta, puis me donna une petite leçon. Une grande, en fait: « Tu parles de Tsitsi comme si elle était dépositaire d'une vérité noire. Tu oublies qu'à partir du moment où elle écrit, elle entre dans la cathédrale de la culture occidentale. Sa couleur et son pays comptent, bien sûr, mais son regard est biaisé comme le tien et comme le mien. On ne peut pas donner la parole aux muets et imaginer que la parole ne va pas les transformer. Dès que tu parles, et surtout dès que tu écris, tu deviens aussi ce que le langage te permet de devenir. Si tu veux employer un vocabulaire guerrier, ce n'est pas une trahison. C'est une capitulation. Le discours occidental est trop bien armé ». Quoi répondre ? Silence.

Dans l'avion, j'étais assise à côté d'un jeune Sénégalais. Après avoir parlé de tout et de rien, je lui demandai ce qu'il pensait de la redistribution des terres au Zimbabwe. « Mugabe a dépassé toutes les limites. Ce n'est pas parce que les fermiers sont blancs qu'on doit les exproprier », me répondit-il. Lâchement, j'acquiesçai. Oui, lâchement. Parce que, moi, Blanche et bourgeoise, j'avais soudain considéré que lui, Noir et Africain, possédait sur la question un droit de parole supérieur au mien. On n'avait plus rien à nous dire. Il replongea dans *The Financial Gazette*. Ma tête, elle, continua : c'est quoi ce *politically correct* qui m'empêche de défendre mes idées ? Et pourquoi ce Sénégalais serait-il d'abord Noir ? Il pouvait très bien être d'abord Riche. Calme-toi, Ève. Quelqu'un qui a réservé une suite dans le meilleur hôtel de Harare devrait éviter de jouer à la cryptocommuniste.

Au Meikles Hotel, bondé, je comptai deux Blanches — Tiril, journaliste norvégienne, et moi — et un Blanc, son mari. En Grèce, j'avais toujours évité les Québécois. Ici, me sentant regardée comme une bête curieuse, j'éprouvai soudain le besoin de me rapprocher des autres bêtes de mon espèce. Quand une blonde encore plus blanche que moi s'approcha, j'en fus presque soulagée. Je n'aurais jamais cru avoir une réaction pareille. Je l'eus. Tiril venait au Zimbabwe depuis une dizaine d'années pour une ONG suédoise et parlait couramment shona. Avec l'aide généreuse de son mari, nous sifflâmes deux bouteilles d'un très bon sauvignon local. Je lui expliquai que je ne resterais que deux jours. « Alors tu ne verras presque rien, me dit-elle. Deux jours donnent juste assez d'impressions pour devenir amoureuse d'un pays ou le détester. » Je lui répondis que j'étais parfaitement d'accord et, lorsqu'elle proposa de me montrer Harare, je refusai et je lui demandai de me donner des titres de livres. Elle ordonna à son mari : « Monte chercher Chenjerai ». Il rapporta un petit livre Chenjerai Hove : *Shebeen Tales*. « Ce livre t'apprendra plus sur le Zimbabwe que quelques semaines à courir les rues avec un appareil photo ! » Voilà une phrase faite pour moi. Je lus le livre le soir même. Chez Hove, les ancêtres sont beaucoup plus présents que chez Dangarembga. Ils adoucissent certaines scènes sans adoucir la critique. Ses paysans crèvent à la campagne, les pauvres survivent dans le « quatrième monde » de Harare, le régime en prend pour son grade, les anciens colonisateurs aussi, et personne n'est suffisamment innocent pour devenir sympathique par principe.

J'aurais aimé en parler avec Roberto. Passer de Gómez Dávila à Hove en quelques heures : voilà un vrai voyage. Les avions, dit-on, nous déplacent trop vite pour que l'esprit suive. Et les livres ? Mon voyage de Dávila à Hove n'avait duré que quelques heures et le changement de paysage était autrement plus brutal que celui aperçu derrière les hublots.

Hove attaquait Mugabe, mais refusait de transformer ses adversaires en héros. Il rappelait les terres marginales laissées aux paysans noirs, se moquait de la proclamation selon laquelle l'homosexualité ne serait pas africaine — le shona disposait du mot avant que les Européens ne viennent expliquer aux Africains ce qui était africain — et réservait quelques coups à ses compatriotes. Il rapportait aussi ce proverbe :

Une année n'arrive pas et s'assoit où une autre s'était assise. Elle apporte son propre tabouret.

Moi, très allergique aux proverbes, je le recopiai. Sans commentaires.

Tiril réussit à me faire sortir de l'hôtel pour déjeuner avec une de ses amies.

« Historienne. Elle travaille sur les bergers du Latium au IV^e siècle avant notre ère et les Shonas du XIII^e.

— Ça va bien ensemble ?

— Tu verras. »

Avant de la rejoindre, je fis seule un petit tour.

« Alors, Harare ?

— Lisse. Bétonnée. Immobile. Une ville de De Chirico. Une ville occidentale du XXII^e siècle.

— Tu as vu le premier monde de Harare. Le premier monde africain est peut-être déjà là où Oslo essaie d'aller.

— Ce n'est pas plutôt l'Afrique qui va vers l'Occident ?

— Elle le dépassera. Dans un sens ou dans l'autre. »

Ancila nous attendait devant une pizzeria. Grande, cheveux rasés, chemisier rouge, petite jupe noire, souliers rouges à talons hauts, ceinture rouge, sac rouge. Elle était joyeuse, intarissable et suffisamment savante pour n'avoir pas besoin de le montrer.

En quelques minutes, elle passa des bergers latins au Great Zimbabwe : « Vingt siècles et quelques milliers de kilomètres, quelle importance ? »

Elle expliqua ensuite que les historiens avaient fait du tort aux monuments en les enfermant dans « leur » temps. Elle parlait avec un tel enthousiasme que comprendre devenait presque secondaire. Sur le pas de la porte, constatant sans doute les ombres dans mon regard, elle simplifia : « Un monument est construit pour qu'on y vive et pour montrer qu'on est puissant. Si tu veux vraiment le rendre utile, fais comme les Barberini, les sultans marocains ou les Shonas : prends les pierres et construis autre chose ».

Je compris.

Avant de rentrer à l'hôtel, elle me donna une plaquette reproduisant les paroles attribuées à Somabulano après la conquête anglaise : on peut prendre notre terre, disait-il en substance, on peut nous tuer, mais pas faire de nous des chiens. Puis, juste devant l'ascenseur, elle revint en courant, son sac dans une main et un livre dans l'autre : *Culture and Customs of Zimbabwe*. « Tu le liras dans la paix des Alpes en pensant aux discordes de mon pays. »

Le soir même elle m'envoya un courriel avec annexé un texte qu'elle avait écrit en réponse à un article de Rachel Swarns paru dans le *New York Times*. *The Guardian* le lui avait refusé : trop indulgent, paraît-il, envers l'un des pires dictateurs de la planète.

Du côté de chez Swarns.

Elle commence par deux paragraphes très sarcastiques. Sans doute trop pour *The Guardian*.

Les intellectuels aux tendances situationnistes, les réacs qui considèrent le journalisme comme une écriture de deuxième catégorie, les nietzschéens qui crachent sur les quotidiens sans savoir pourquoi, devraient, tous, lire l'article de Rachel I. Swarns paru dans The New York Times du 4 août 2002. Ils apprendraient que les journalistes qui connaissent leur métier peuvent non seulement rallumer l'espoir d'un monde meilleur, mais aussi donner accès à la vérité, sans la lourdeur des philosophes enfantés par le livre et sans la monotonie des gauchistes aux dogmes enfantins.

Mme Swarns nous a livré un article au début virgilien, sans la bucolique des mauvais écrivains du dimanche : c'est la saison du froment, le moment où le luxuriant et vert semis voile la terre. Dans ce pays idyllique, technique et nature avaient trouvé un accord harmonieux et même le chant obstiné des tracteurs avait sa place parmi ceux des cigales.

Et voilà que Mugabe entre en scène.

Et maintenant le silence. Ce n'est pas le silence paisible d'un monde joyeux et retenu, mais un silence de mort : ici, dans une terre affamée, où les Nations Unies ont dit que six millions de personnes sont menacées par la famine... Les tracteurs se taisent pour que six millions de personnes crèvent.

Il veut évincer les fermiers.

« Il », car personne d'autre que Mugabe ne veut cela. Tout le pays, toutes couleurs confondues, est derrière Blair, en souvenance des années sereines de la colonisation où les tracteurs vrombissaient paisibles dans ce pays riche, juste et sans racisme. Il veut.

Et sautons au dernier paragraphe où le sarcasme reprend ses droits

C'est un jeune Noir de 18 ans qui parle : On se réveille au matin sans nourriture. Nous avons besoin d'aide. Ceux qui sont bons dans l'agriculture doivent continuer. Les fermiers Blancs, doivent rester. Même les jeunes Noirs, ceux qui sont censés être le plus enragés, sont en faveur des fermiers Blancs. A-t-on besoin d'autres démonstrations de la folie meurtrière de Mugabe ?

Je relus le texte. Je ne savais pas si c'était le sauvignon ou la sympathie immédiate que j'éprouvais pour Ancila, mais j'eus envie de faire à mon tour une confession.

Il existe des gens qui ont des phobies. Et surtout des gens capables de les expliquer. Cheval : le père. Araignée : la mère. Avec assez d'argent, aucune phobie ne reste inexplicable..

Les philies ont beaucoup moins de succès. Comme si avoir peur des chevaux était plus intéressant qu'aimer les chenilles. Moi qui n'ai pas de phobie, mais plusieurs philies, j'en possède une particulièrement compromettante : je suis Zimbabwephile. Depuis quand ? Depuis le 18 avril 1980. Pourquoi ? Aucune idée. Et, puisqu'une phobie est presque une définition de la non-objectivité, autant l'avouer : sur le Zimbabwe je ne suis pas objective. Pire. Il m'arrive d'être mugabéophile. Voilà. C'est dit. Chaque fois que l'Occident me montre un dictateur africain entouré de ses pauvres victimes, j'ai immédiatement envie de regarder derrière le photographe. Et quand on me parle des pauvres fermiers blancs expropriés, j'ai envie de demander comment ils étaient devenus propriétaires.

Que dire d'autre de Harare ? Que Hove n'avait pas réussi à me faire changer d'avis sur Mugabe ?

Ce serait faux : il l'avait changé, seulement pas dans le sens attendu. Que tout ce que j'avais appris, je l'avais appris dans des livres ? Oui. Presque. Que les universitaires zimbabwéens ressemblent beaucoup aux universitaires québécois ? Évidemment. Que la décolonisation n'apporte pas uniquement des bienfaits ? Avais-je besoin de traverser l'Atlantique pour savoir ça ? Je sais, je sais.

Le voyage m'avait permis de rencontrer Tiril et Ancila. Mais il existe des centaines de femmes intéressantes à quelques kilomètres de chez moi. Peut-être sont-elles simplement plus difficiles à rencontrer. Est-ce donc utile de voyager ? Non. C'est facile.

Ai-je quelque chose contre la facilité ? Non. Et alors ?

[Dans le monde des Héréros](#)

La voilà, avec son sourire immense. Un café dans l'aérogare et puis sur la A3 vers la Namibie dans une Jeep Wrangler rouge, très tudesque (Ah ! Ah !). À Sehithwa des Français se disputaient avec le guide pour le prix d'une visite au lac Ngami. Le plus gros, quatre cheveux retenus en queue de cheval, gueulait : « Cinquante dollars pour un marais pratiquement desséché ! Dix max ». Selma

échangea quelques mots en otjihéro avec le guide et lui glissa discrètement cent dollars. Il repartit avec ses clients, soudain réconciliés avec l'Afrique.

À Tso, pour la première fois, depuis mon arrivée, elle me parla de la révolte : « C'est ici que Samuel Maharero s'est arrêté après la défaite, avant de partir vers Makalamabedi. D'après mon père, son père faisait partie des rescapés. Mais avec les histoires de famille, on ne sait jamais très bien où finit le souvenir et où commence la légende. » Je connaissais ça. Mon père avait rempli mon enfance de mythes savoyards pour que je me méfie de ceux des autres.

À Nokaneng nous prîmes une piste qui fit comprendre à mes fesses la nécessité de louer une jeep confortable. La frontière devait fermer à 18 heures, à 16 h 30 les barrières étaient baissées dans la place déserte. Selma, imperturbable, se dirigea vers une cabane que les arbres squelettiques ne cachaient plus et d'où sortaient, sans aucun respect pour les oreilles, les notes de *Stolen car*. Elle revint accompagnée par un mec minuscule qui, sans lâcher son *ghetto-blaster*, sans me regarder, sans dire un mot, souleva les barrières. « C'est par ici qu'un manipulateur de Héréros, sans femmes, sans enfants, sans bétails, ont fui la folie allemande pour chercher des moyens de survie chez les Anglais » me dit-elle dès que nous mîmes les pieds sur le sol namibien.

Je profite de l'entrée en Namibie pour prévenir celles qui attendent un guide de voyage héréro : il n'y en aura pas. J'en avais préparé un. Chaque ville, chaque piste, chaque puits devait me permettre de raconter un morceau de la révolte.

Puis j'ai rencontré Meke.

J'ai pratiquement tout jeté. Il me sembla plus honnête de laisser parler Selma et sa mère. Et, pour finir, une Selma beaucoup plus jeune, armée d'un crayon contre Francis Galton.

À huit heures nous étions attablées au Tsumkwe Lodge en plein territoire héréro. Parfois j'ai vraiment une tête d'oiseau qui s'envole au moindre bruit : à la frontière le gardien avec son ghetto-blaster m'avait plongé dans *Do the right thing* ; ma première halte en Namibie me précipita dans le côté sombre de l'*Arc-en-ciel de la gravité*² : « Les Héréros sont en affaires tous les jours avec leurs ancêtres et, pour eux, les morts sont aussi réels que les vivants... Ce peuple ne faisait presque plus d'enfants parce qu'il avait choisi la mort tribale plutôt que la mort chrétienne. La mort tribale avait un sens. La mort chrétienne n'en avait aucun... »

Selma me sortit de mes élucubrations et me ramena avec les pieds sur terre en me proposant d'aller siroter quelque chose dans le jardin. Je ne sais plus de quoi nous parlâmes, mais j'étais tellement heureuse que je l'embrassai sur la bouche.

Le jour suivant nous déjeunâmes à Omaruru où un coup d'œil rapide autant que désintéressé à la Franke tour me suffit. Nous eussions dû passer la nuit à Okanhadja, mais,

²Roman, pas très facile à lire, de Thomas Pynchon.

même si la fête commémorant les luttes des Héréros contre les Allemands, eût dû être terminée, la ville était encore en liesse. Je trouvais très déplacé qu’une touriste blanche habillée à l’occidentale se promène curieuse parmi toutes ces Noires en habits traditionnels et je le dis à Selma. « Que ta peau, de la même couleur que celle des Allemands, te gêne, je peux le comprendre, mais pas tes vêtements ! Ces robes « traditionnelles » devraient leur rappeler les Allemands bien plus que tes pantalons. On oublie trop souvent que ce sont les missionnaires qui les ont imposées aux femmes pour qu’elles puissent entrer dans leurs baraques et demander à leur Dieu de les aider à supporter les viols des Blancs. »

Nous continuâmes sur la même route. À Otjiwarongo, nous fûmes accueillies par sa vieille tante qui, malgré les objections de la nièce, nous fit déposer nos valises dans sa chambre. « J’ai promis à maman que je serai là pour le dîner, lui dit en dernier ressort Selma.

- Je vais appeler ma sœur et lui dire que tu ne seras là que demain.
- Elle ne sera pas contente.
- Je suis son aînée. Ne te préoccupe pas.
- J’ai aussi une réunion à quatre heures à l’université.
- Tu partiras tôt, tu seras chez toi pour le déjeuner et tu auras tout le temps pour aller papoter à l’université.
- Oui... On reste, mais je ne veux pas que tu nous laisses ta chambre.
- Elle n’est pas à ton goût ?
- Si... mais...
- Il n’y a pas de *mais*. »

Vers seize heures, un essaim de cousines, attirées par Selma qui, comme me dit la plus petite, « Est la femme héréro la plus importante au monde », envahit la maison. Quand il n’en resta plus que deux, curieuses de savoir comment émigrer au Canada, soûle de paroles et de vin, je glissai dans le lit qui craquait outre mesure.

Selma n’ayant fait craquer le lit que vers quatre heures, je pris le volant jusqu’à la maison familiale à Windhoek. Une assez grande maison où sa mère, une grande femme métisse bien kolyota et bartawala³, pour le dire dans des termes savoyards à consonance africaine, vivait seule. « Je vis seule, mais souvent des ex-étudiantes me rendent visite et, parfois, elles restent pour la nuit. J’ai enseigné l’anglais pendant quarante ans à la Windhoek High

³ J’ai entendu ces deux termes signifiant « robuste » et « causeuse intarissable » pendant toute ma jeunesse. Souvent, mon père collait l’un à l’autre pour caractériser sa belle-mère, bourgeoise genevoise fort précieuse.

School, et je crois avoir laissé une petite marque », me dit-elle en me montrant ma chambre et la deuxième salle de bain.

Selma, l'aida à préparer du mieliepap avec de la viande de mouton en sauce. Mon observation qu'au Zimbabwe on appelait « sadza » le mieliepap fut accueillie par un sourire indulgent de la mère, que la fille explicita : « Chez nous, confondre le sadza avec le pap, c'est comme pour un Fribourgeois confondre le Comté avec le Gruyère : un péché mortel. »

Sans doute pour nous protéger de la pluie des lieux communs sur la sécheresse et sur la politique des grandes puissances que nous toutes alimentions, Selma demanda à sa mère de raconter quelques souvenirs de famille liés aux luttes des Héréros. « Depuis qu'elle a lu un roman d'un écrivain américain, Ève s'intéresse aux tragédies de notre peuple. C'est avec Ève que je suis allé à Chicago voir *We are proud to present*⁴, te souviens-tu que je t'en avais parlé ?

- Bien sûr. J'avais même lu le texte que j'avais trouvé incompréhensible. Je m'étais dit que si c'était pour parler ainsi de notre peuple, il valait mieux se taire. Et vous, Ève, est-ce que vous l'avez aimé ?

Je lui répondis que je n'avais pas été emballée, mais que Selma m'avait beaucoup aidée à me débrouiller dans l'histoire parfois assez compliquée des peuples de la Namibie.

« Oui, Selma est très douée pour rendre claires les choses les plus obscures et, parfois, pour obscurcir ce qui est clair » commenta, en écarquillant ironique les yeux, la mère et, à la fille, qui fit comme si elle n'avait pas entendu le final, d'ajouter :

« J'ai essayé de présenter les grandes lignes de la révolte, mais je n'ai pas ta tchatche. Je ne sais pas, comme toi, souligner certains détails qui illuminent la scène... parfois aux dépens de la vérité. »

Meke fronça les sourcils : « Aux dépens ?

- Tu amplifies.
- Bien sûr que j'amplifie. Sinon on ne voit rien.
- On voit autre chose.
- Peut-être. Mais parfois cette autre chose est plus vraie. »

⁴ Il y a quelques années, avec Selma, j'avais assisté au *Victory Gardens Theater de Chicago* à la première d'un spectacle d'avant-garde fort inspiré par le *Living Theater* dont le titre à cause de sa longueur mériterait une entrée dans le Guinness : *We Are Proud to Present a Presentation About the Herero of Namibia, Formerly Known as Southwest Africa, From the German Südwestafrika, Between the Years 1884–1915*.

Selma se leva, passa derrière elle et lui posa les lèvres sur le sommet du crâne : « Raconte-lui les souliers. »

Elle ne se fit pas prier.

J'aime les histoires racontées. Je me méfie d'elles. D'où les notes en bas de page : celles qui n'aiment pas le lest peuvent parfaitement les sauter.

« En 1861, je crois, oui, je crois, en 1861, sur son lit de mort, le chef des Namas⁵, Jonker, convoque son fils Christian et Maharero, le Héréro qui aurait dû succéder à Tjamuaha. Il leur dit qu'ils devaient se comporter comme des frères et gouverner ensemble le territoire. Pour donner du poids à ses mots, il donna sa chaussure droite à son fils et sa chaussure gauche à Maharero. Peu de temps après Tjamuaha, à l'article de la mort, les appelle à son tour, et après avoir coupé en deux sa chaussure,⁶ donna la pointe à Maharero et le talon à Christian. On raconte souvent cette anecdote aux enfants pour souligner... » Selma interrompit la phrase, pour ajouter amusée : « L'importance des chaussures en politique, comme avait bien compris Khrouchtchev. »

Comme lors de la discussion sur les détails, il y eut une joute pleine d'amour entre mère et fille ce qui me rendit terriblement triste en pensant aux chicanes pleines d'aigreur avec ma mère. Lorsque Meke me demanda ce que j'en pensais, ma tristesse me rendit un peu trop sèche et je répondis que je trouvais tout ça très beau, mais que je ne savais pas quoi ajouter à leurs observations. Mon malaise par trop évident poussa Meke à enchaîner avec l'histoire du petit voleur.

« Un petit garçon — Nama pour certains, Héréro pour d'autres — est découvert en train de voler dans une mission. Un missionnaire lui lance une motte de terre et dénonce l'enfant au tribunal tribal. Les délibérations sont très longues et le résultat est très étonnant pour les Blancs, mais normal pour nous. Le garçon est acquitté, car *il a le droit de manger* et le

5 Lors de la terrible sécheresse de 1829/1830, les Héréros se déplacent vers le sud, dans les terres des Namas qui font appel aux Orlams. Grâce aux qualités du chef Jonker Afrikaners et à leurs armements, ces derniers repoussent les Héréros vers le nord. Jusqu'en 1858, l'année où fut conclu un accord de paix moins volatiles que les autres, ce furent des batailles continuelles. Mais une « vraie » paix entre les Héréros et les Namas ne sera signée qu'en 1892 entre Samuel Maharero pour les Héréros et Hendrik Witbooi pour les Namas. Les Namas, qui avaient accepté que les Orlams s'établissent sur leur territoire dans la première moitié du XIXe siècle, se retrouvent après une cinquantaine d'années dominée par ces métisses.

6 Selon le missionnaire et historien Heinrich Vedder (1876-1972), qui relate cette anecdote dans *Nach des besten schriftlichen und mündlichen Quellen erzählt*, un livre de 1934, Tjamuaha ne coupa pas sa chaussure me donna la droite à Maharero et la gauche à Christian. Le fait que Vedder fixa l'anecdote sur papier et le rendit célèbre ne lui donne pas pour autant plus de crédibilité. Qui la raconta à l'historien ? Pas nécessairement quelqu'un plus fiable, que celle qui la raconta à Meke. H. Vedder l'homme qui défendit l'apartheid lors de l'invasion de la Namibie par l'Afrique du Sud fut aussi l'historien qui sauvegarda de l'oubli un grand nombre de récits oraux des natifs et qui décrivit les horreurs du camp de travail de Swakopmund.

missionnaire doit payer une amende parce qu'il a *profané le repos dominical*, comme quoi les autochtones ont bien appris à se servir des grands mots des chrétiens. »

Mon commentaire à cette anecdote, fut encore un simple et pauvre « très beau » qui ne sembla pas satisfaire ni les attentes de la fille ni celles de la mère qui, après un assez long silence, reprit : « Je vais commencer par la fin. Est-ce que vous savez pourquoi Selma s'appelle *Selma* ?

- Non. Elle ne m'en a jamais parlé.
- Mais, j'imagine que vous savez que Selma est un nom finlandais.
- Non. Je croyais que c'était africain.
- C'est finlandais. Il y a cinq générations Karl August Weikkolin⁷, un missionnaire finlandais arrivé en Namibie dans les années 1860, n'a pas dérogé à la règle la plus sacrée de ces hommes au service de dieu : tu n'oublieras point d'engrosser les sauvagesses. Ce qu'il fit en 1877 près du puit d'eau de Okaukuejo et la sauvagesse donna naissance à mon arrière-grand-mère qui, avec son mari, est morte dans l'île aux requins⁸ en 1905, laissant une fille de 8 ans, ma grande mère, dont une fille, née en 1930, sera ma mère. »

Après un court silence, elle termina sa parenthèse sur le prénom « Selma », avec une expression fort jolie, qui me fit sourire, fit sourire Selma et lui permit de passer à la branche paternelle, sans solution de continuité :

« Côté père, pas de larmes de lait dans le café. Toutes... noires, noires.

À seize ans j'ai suivi le père de Selma, Samuel, qui en avait soixante-huit. Ami de famille, il était mon deuxième père et il est devenu mon premier mari. "Pourquoi chercher des fleurs dans le désert quand il y en a dans le jardin de l'ami", lui répétait ma mère à qui un lien de parenté avec cet homme ne déplaisait point. Samuel n'avait pas besoin de ce genre de conseils. Il n'avait jamais besoin de conseils et s'il avait une idée en tête, personne ne pouvait l'arrêter... un peu comme sa fille, n'est-ce pas, ma chérie ? Comme il me dit après

⁷ Il était un des six missionnaires finlandais qui débarquèrent à Walvis Bay en février 1869. En août 1870 Shikongo sha Kalulu, roi de Ondonga, décida que deux seuls missionnaires du groupe des Finlandais pouvaient rester dans la région de Ondonga. Weikollin avec les trois autres dut se transférer dans la région de Uukwambi. En 1873 il établit la base de sa mission à Ondjumba. En 1876 il se transféra définitivement à Uukwambi où il mourut en 1891.

⁸ Petite île dans la baie de Lüderitz où les Allemands avaient fait bâtir le camp de concentration, mais sans avoir ni le sadisme ni le mauvais goût de poser le célèbre « Arbeit macht frei » sur la grille d'entrée. L'île est transformée en péninsule grâce au travail forcé des prisonnières ; les requins, après avoir bien aiguisé les dents, se sont transférés en Allemagne et en Pologne où ils ont continué leurs massacres à une plus grande échelle ; aujourd'hui les baraques ont été remplacées par des campings pour touristes aimant l'aventure. Il vaut la peine de souligner que le père du *Reichsmarschall* Hermann Göring fut le maladroit négociateur avec Henrik Witbooi.

notre première étreinte : *je voulais te cueillir depuis quelques mois, depuis que ta poitrine était en fleur*. Ma poitrine était en fleur depuis un an déjà et attendait une main forte et délicate qui cueille mes otjimbeles sans arracher les racines. Ses mains étaient fortes et délicates, sa tête belle et intelligente, son âme enrobée de renommée. Impossible de résister.

Il avait trois ans quand les Allemands l'avaient emprisonné à l'île aux requins avec sa mère et sa sœur, de douze ans son aînée. Il survécut, mais sa vie sera toujours régie par le GH (*Gefangener Herero*) tatoué sur l'avant-bras et sculpté dans l'âme. À trois ans il parlait comme un enfant de sept ou huit ans, ce qui le fit devenir un objet d'étude spécial pour Fischer⁹ et sa bande de bêtes. Il était l'exception qui confirmait la règle de notre infériorité biologique. À cause de cet état d'exception, on lui permettait de rester prêt de sa sœur. Quand, à six ans, il est sorti, il était un homme, un vrai homme, pas comme les enfants d'aujourd'hui qui au moindre bobo crient au meurtre.

De sa mère ne sortit que le crâne expédié avec tant d'autres à la *Charité* – *Universitätsmedizin Berlin* pour que les savants Allemands démontrent que nous sommes plus proches des singes que des Allemands.

Dans une baraque du camp, il y avait la chaîne de nettoyage des crânes. Sa sœur faisait partie du premier service, celui d'énucléation ; après il y avait le service des scalps, suivi par le service cartilage et le service vidange pour terminer avec le service de blanchissage. Un jour on lui apporta le crâne de sa mère. Elle laissa tomber ses outils, s'accrocha au banc en criant à tue-tête le nom de sa mère. Le kapo lui hurla que si elle ne le faisait pas, son frère aurait fait la fin de la mère.

Elle fit ce qu'on ne peut souhaiter à aucun être humain : extraire les yeux du crâne de sa propre mère.

Tremblante, elle les déposa dans le pot rempli d'eau qu'elle avait à côté d'elle. Même si elle l'avait déjà fait une dizaine de fois, cette fois... cette fois lui laissera une marque que la folie diminuera, mais que seulement la mort, quelques mois après la libération, effacera. Et le petit ? Le petit ne sombrera pas dans la folie, mais pendant toute sa vie il luttera contre

⁹ Eugen Fischer (1874-1967) anthropologue et généticien, très apprécié par l'establishment nazi, passa beaucoup de temps dans le camp de concentration de l'île aux requins pour étudier les Héréros. En 1907, le corps décapité du chef Nama Cornelius Frederiks fut employé pour démontrer la supériorité des Allemands et dans le livre qui le rendit célèbre dans les années 1920 (*Human Hereditary Teaching and Racial Hygiene*) il explique, entre autres, pourquoi les Héréros sont des animaux. Il fut le directeur du *Kaiser-Wilhelm-Institut für Anthropologie* de Berlin jusqu'en 1942. Les théories développées dans cet institut furent la base « scientifique » des théories racistes nazies. Comme son confrère Fritz Lenz, autre « penseur nazi » de la supériorité raciale des Allemands, il défendra toujours ses positions comme étant scientifiquement prouvées. Dans son allocution au « Congrès anti-juif » de Cracovie en 1944, par exemple, il déclara qu'il était « absolument nécessaire que tous les hommes de science [...] s'unissent dans la défense de la culture européenne contre la juiverie ». Prière de ne pas confondre la folie de ce Lenz-ci avec celle de Jakob Lenz dont la renommée fut revivifiée par George Büchner !

tous et toutes pour que personne ne le domine. Personne n'entrera jamais dans sa petite tête qui assista impassible à la scène. Il s'assit silencieux à côté du seau d'où avec geste lent, un geste d'automate, il préleva un œil que sa sœur venait de jeter...

- Maman, je t'ai déjà dit que ce n'est pas possible. Ce n'est pas même sûr que papa ait vu tout cela, l'interrompit la fille.
- Ton père me l'a racontée.
- Mais, il répétait ce que sa sœur racontait.
- Et d'autres prisonnières aussi.
- Non, maman, il était trop petit... ce sont de faux souvenirs...
- Ce sont de faux souvenirs aussi quand il faisait semblant de dormir pendant que les Allemands violaient sa sœur ?
- Ça... peut-être que non...
- Toi, tu crois toujours plus à ce qu'il y a dans les livres qu'à ce qu'on te raconte. Vous aussi vous êtes comme ça ? me demanda-t-elle, sans conviction, comme si elle connaissait déjà la réponse.
- Oui... probablement oui, lui répondis-je.
- Les livres vous ont ouvert bien des portes, mais...
- Mais ils nous en ont fermé bien d'autres, continua Selma, comme tu me l'as dit souvent.
- Oui, et je le répète encore. Mais, le camp ne ferma aucune porte à ton père qui, après son séjour chez les missionnaires rhénans de Otjimbingwe, a toujours vécu libre à l'air libre. Le peu de fois où il parlait de lui, il disait que l'enfermement dans le camp et dans la prison des missionnaires lui avait donné un tel amour pour la liberté que rien ne pouvait plus le fléchir. Mais il disait aussi que dans la prison des missionnaires tout n'était pas négatif. On lui avait permis de mettre à l'épreuve et d'améliorer ses énormes dispositions pour les langues : à dix ans non seulement il lisait la bible en allemand et dans la traduction otjihéréro de Karl Hugo Han, ce qu'aucun des élèves de 18 ans ne savait faire, mais il a signalé plusieurs erreurs de traduction dues à une trop grande influence de la langue Himba. Quand je l'ai connu, il parlait couramment vingt-deux langues. Comme le répétait mon père : *au lieu de tomber dans l'alcool, il était tombé dans le chaudron de la culture occidentale*. Le peu de nouvelles qu'on a jusqu'aux années 1950 provient de Stephanus Hoveka, le

fil d'un chef Ovambanderu, à qui, tous les trois ou quatre ans, il envoyait un message. En 1960, il s'établit définitivement à Windhoek.

Exactement un mois après la naissance de Selma, le 7 mai 1970, après l'avoir serrée longtemps dans ses bras, « tu auras mon esprit, ma petite », il alla mourir, loin de tous, dans son Waterberg. Héréro en otjihéréro signifie *ceux qui sont décidés*, et... il l'était décidé... un vrai Héréro. La cuisson dans le chaudron occidental ne l'a pas défait, comme c'est le cas pour la majorité des Héréros d'aujourd'hui. Lorsqu'il a cueilli les otjimbeles, il savait déjà qu'il avait une maladie très grave, j'en mettrais ma main au feu. »

J'aurais voulu lui demander « Et, vous en tout ça ? » Je ne le fis pas, car je craignais que ça fasse mal à Selma qui écoutait, figée, — mais, écoutait-elle vraiment ? — avec un visage si dur qu'elle faisait presque peur ; que ça fasse mal à Meke dont le regard traversait les murs, survolait la ville et se perdait dans le Waterberg¹⁰.

J'étais très mal à l'aise et je rompis le silence qui me devint insoutenable : « Terrible et beau en même temps », je commençais en fixant Selma qui continuait à ne pas me voir. Je commençai et je ne pus continuer. Je ne me sentais pas à ma place. C'est Selma qui me vint en aide : « Terrible ce qu'ont fait les Allemands, mais terribles aussi les conséquences sur la vie de ma mère.

- Non, on en a déjà parlé souvent. Ça n'a pas été terrible pour moi. C'était beau. J'ai eu une très belle vie, grâce à ce que m'a laissé ton père : toi, la confiance en moi et l'amour de la liberté. » Répliqua la mère avec un sourire radieux.

La fille se porta derrière la mère et lui serra les épaules entre les bras. Meke se libéra doucement, se tourna, renversa la tête pour recevoir les lèvres sur ses lèvres.

« Maman, je dois partir. Je n'aimerais pas être en retard. Avant la rencontre officielle, je dois rencontrer Janine Ubink.

- Qui est-ce ?
- Je t'en ai déjà parlé. La prof de droit chez qui j'avais passé une semaine à Leiden et qui avait fait une étude sur l'égalité des genres chez les Uukwambi.
- Je me rappelle ton séjour, mais pas d'elle...
- Pas important... Je serai de retour vers 19 heures. »

¹⁰ Transformés en parc national pour la bonne conscience des Occidentaux qui n'osent pas encore dire qu'il est plus important de sauvegarder les rhinos noirs de la sous-espèce *Diceros bicornis bicornis* que... à vous de terminer la phrase.

« Je ne la trouve pas heureuse, je n'ai jamais compris son choix de ne pas avoir d'enfants, mais, ça va, inutile de regretter, mais... au moins elle ne devrait pas vivre seule », me dit-elle dès que Selma fut sortie. Que je lui dise qu'elle avait beaucoup d'amies, qu'elle voyageait, qu'elle aimait son travail ne la tranquillisa point. « Elle n'est pas heureuse... je le vois... je le sens. Plus elle vieillit et plus elle est inquiète. J'aimerais qu'elle m'en parle. Mais, c'est comme si elle considérait que je ne pouvais pas la comprendre...

- Je crois que vous vous trompez. Elle vous aime énormément et elle vous admire. Elle parle souvent de vous, comme de quelqu'un qui l'a toujours soutenue, même dans les choix que vous ne partagiez pas. Elle se fait du souci pour vous, comme vous pour elle... c'est normal.
- C'est peut-être normal, mais elle est malheureuse. »

Et, moi aussi, j'étais malheureuse. Pourquoi n'avais-je pas eu une mère comme Meke ? Je revis la mienne, debout devant l'évier, me tournant le dos pour ranger quelque chose au moment précis où j'aurais voulu qu'elle me regarde. À moi de comprendre ses problèmes ? Non.

Pour m'aider à sortir de ma tristesse, pour l'aider à sortir de la sienne, je lui demandai de me parler de son beau-père : « J'ai l'impression que c'était un personnage encore plus mystérieux et étrange que son fils.

- Plus mystérieux que son fils, c'est pratiquement impossible. Ce qui est, cependant, mystérieux, c'est sa date de naissance qu'on peut situer vers la moitié des années 1860, car, en 1885, il participe à la bataille de Osona¹¹ où les Héréros mettent en déroute les Witboois. Il a toujours revendiqué d'être celui qui a blessé Jesaias, l'un des fils de Korota.
- J'ai lu sur la bataille de Osona, mais... qui est ce Korota ?
- Vous le connaissez sans doute sous le nom d'Hendrik Witbooi¹².
- Ah oui ! son portrait se trouve même sur vos dollars...

¹¹ La bataille de Osona (17 octobre 1885) un an après la paix de Ongueva. Les périodes de paix entre les différentes tribus étaient de courte durée, mais dans les batailles il y avait très peu de morts. L'enjeu était le vol des bovins des Héréros, leur seule forme de subsistance. On pourrait sans doute voir toutes ces batailles, dans une optique anticolonialiste, comme un entraînement à la vraie lutte contre l'envahisseur qui débutera en 1904.

¹² Hendrik Witbooi (1830-1905), Gâbemab en langue nama, Korota en Otjijéréro (Otjiorota quand on voulait l'insulter) et, pour ne pas trop simplifier les choses, surnommé Kort, fut l'un des plus importants bâtisseurs de la Namibie. De la tribu Witbooi (au début Kowese, c'est-à-dire mendiants) appartenant à la branche Orlam des Hottentots, dans les années 1890, il réussit à fédérer les tribus Namas souvent en lutte entre elles. Très opposé au protectorat allemand, il sera souvent en guerre contre les Héréros qui, au début, sont beaucoup plus conciliants avec les Blancs. En 1904 il sera à côté des Héréros dans leur révolte.

- Ce que certains Héréros n'aiment pas. Ils croient qu'il aurait fallu aussi choisir un portrait de Samuel Maharero. C'est toujours la même histoire. Dans tous les pays africains créés par les Européens, bien de peuples se bousculent à l'intérieur de la cage de l'État et les plus nombreux dominant et écrasent... démocratiquement, les autres. Chez nous, par exemple, le pouvoir est dans les mains des Ovambos, qui représentent à peu près la moitié de la population, tandis que nous ne sommes même pas 10 %. En Occident, on parle beaucoup de conflits culturels, mais même les différences entre Arabes et Américains sont moins profondes que celles qui existent entre nous et les Ovambos. Et, pour les Héréros purs et durs, les Ovambos, avec leur parti, le SWAPO, sont en train de nous faire disparaître en douceur. Oui, la méthode est douce... mais très efficace. Ils arrivent même à dire que les Ovambos sont bien plus efficaces que les Allemands. Ils ne savent pas de quoi ils parlent !
- Cela me fait penser au Québec où certains francophones craignent que le Canada anglophone avec sa méthode douce et démocratique ne raye la francophonie de la culture américaine, qu'on les effacera...
- Je ne connais pas bien l'histoire des Amériques, mais chez nous, avant la colonisation ce n'était pas bien mieux. Je vous ai déjà dit que mon beau-père était surnommé l'Orange ?
- Non.
- Ce surnom est lié aux divisions entre les Héréros. Dans la deuxième moitié du XIXe siècle, il existait trois tribus, rangées sous trois drapeaux de couleurs différentes : rouge, blanc et vert. Entre eux, comme entre eux et les Namas, c'était des conflits sans fin. En 1892, lors de la retraite de la bataille de Hornkranz contre les Witboois, mon beau-père est blessé par des colons allemands censés être nos alliés. C'est cette attaque des colons qui poussera Maharero, le chef des drapeaux rouges et ensuite de tous les Héréros, à un accord de paix avec Korota et poussera un petit groupe de Héréros rouges et blancs à participer à la défense, inutile, de Hornkranz contre l'attaque allemande. C'est là que mon beau-père se lie d'amitié avec un Héréro du drapeau blanc qui, l'année suivante, lui amena sa sœur en gage d'amitié, celle qui deviendra la mère de mon mari. Le rouge mélangé au blanc, ça donne de l'orange ! Frederick, mon beau-père, a toujours été fier de son surnom et

toutes ses lettres seront signées *Orange*. Mais je me perds en anecdotes sans intérêt pour personne en dehors du cercle familial.

- Non... continuez, cela m'intéresse beaucoup...
- Selma m'a souvent reproché d'idéaliser la famille de son père. Pour éviter ce piège, je vais vous parler d'un acte d'Orange, dont il est difficile d'être fier. Il n'avait rien d'un saint malgré l'éducation des missionnaires rhénans.
- Ou à cause de...
- Non, il ne faut pas exagérer l'influence des Blancs lorsqu'il s'agit des comportements sauvages des autochtones, comme trop d'Occidentaux, sont enclins à le faire. Nous aussi nous pouvons être sauvages comme les Européens. Au début des années 1890, lors de la deuxième vague de peste bovine, les chefs héréros mettent en cause la vaccination du bétail voulue par les Allemands. Pas difficile de convaincre le « peuple » qu'il s'agit d'un complot des Blancs pour obliger les Héréros, dépouillés de leurs troupeaux, à se transformer en journaliers à leur service...
- Ce qui, je crois, ne manqua pas d'arriver.
- Oui, ce qui arriva, comme arriva leur « transformation » en mineurs dans le Transvaal ou dans les mines Rössing. Mais, pas à cause du vaccin. Surtout pas à cause du vaccin : un des seuls produits de la science allemande en notre faveur. On décida donc de tuer Kaempay le vétérinaire responsable de la vaccination. Orange et son beau-frère se sont portés volontaires et ils l'ont tué en utilisant une méthode digne des Allemands : ils l'ont forcé à se coucher entre les pattes d'une vache et lui ont injecté trois doses de vaccin. »

Après avoir évoqué ce côté obscur d'Orange, elle me parla des batailles dans lesquelles il avait brillé pendant la guerre de 1904¹³ : Okanjanda, Etaneno, Grootfontein, Wilhemstal... le puits de Hamakari et puis le terrible Waterberg¹⁴ du 11 août. En

¹³ Dans les années 1905-1908, plusieurs livres et articles furent publiés en Allemagne sur la guerre contre les Héréros. Malgré un parti pris certain, très facile à déceler surtout dans l'emploi des adjectifs, le document le plus précis reste celui de l'état-major allemand : *KRIEGSGESCHICHTLICHEN ABTEILUNG I DES GROSSEN GENERALSTABES, Die Kämpfe der deutschen Truppen in Südwestafrika*. Ernst Siegfried Mittler und Sohn. Berlin, 1906. En français, dans la même année, moins précis, mais avec autant de parti pris : *PATTE : Le Sud- Ouest Africain Allemand. Révolte des Hereros*, Henri Charles Lavauzelle. Paris, 1906.

¹⁴ Bataille où sur dix détachements allemands qui encerclent les Héréros, seul celui de von Der Heyde n'aura pas le dessus, ce qui empêche que von Trotha réalise complètement son plan (que pas un seul Héréro ne se sauve). C'est après cette bataille que le 16 août 1904, l'empereur allemand envoie une lettre de félicitations à von Trotta qui n'avait bien sûr par mentionné la défaite de von Der Heyde.

l'entendant égrener les noms de ses batailles, j'avais presque l'impression que ce n'était pas Orange qui participait aux batailles, mais que les batailles sourdaient de sa présence.

« Après que quelques centaines des nôtres avaient échappé à l'encerclement, Von Trotha, malgré la défaite de von der Heyde, réussit à empêcher l'accès aux puits d'eau forçant les survivants à prendre la seule voie « ouverte » vers le désert où la majorité mourra de soif. Pour vous donner une idée, en 1903 nous étions à peu près 80000 et en 1907 nous n'étions que 15 000. 65000 morts sans compter les morts chez les Namas, voilà le succès des Allemands. »

Elle se tut pendant un assez long moment qu'elle remplit en préparant un énième café. Quand elle se rassit, elle parla de Morengo, un des héros namas dans la lutte contre les Allemands qu'Orange admirait beaucoup pour sa technique de guérilla. « Si au lieu d'accepter la bataille en champ ouvert comme Maharero, les Héréros avaient... Si... Si... peut-être que ça aurait été encore pire... si dans ce cas le pire était possible. »

En prévenant ma question sur comment elle avait pu connaître tout cela, elle me dit qu'elle l'avait su de son mari, mais qu'elle n'avait jamais osé lui demander comment lui-même l'avait appris. Elle était certaine qu'il avait rencontré son père au Botswana.

Rencontre qui avait sans doute mal tourné, car jamais il ne l'évoqua. Il est probable que le fils ait parlé au père des yeux de la mère, ce qui a probablement déclenché quelque chose de terriblement souffrant pour les deux. « Et, quand deux personnes qui s'aiment souffrent, la souffrance a souvent le dessus sur tout », me dit-elle sans lever la tête et elle ajouta, sans doute pour chasser les nuages qui annonçaient un orage : « Venez, venez, suivez-moi. »

Je la suivis dans sa chambre, une grande chambre pleine à craquer de meubles et dont les énormes rideaux en velours épais ne laissaient pratiquement pas passer de lumière. Elle eut du mal à extirper une clef d'un minuscule écrin jaune et vert posé sur une commode massive comme on n'en peut imaginer qu'en Allemagne. Du premier tiroir elle sortit un album de photos et le posa sur le lit baldaquin, exactement comme celui de sa sœur. « Je ne veux pas vous ennuyer avec des photos de famille, mais il y en a une que je veux absolument vous montrer. Mais, ne le dites pas à Selma... Elle n'aime pas ça... La voilà. Voilà ma vraie Selma, celle qui... la voilà...



« Vous ne trouvez pas qu'elle est très belle. Belle et forte. Belle et forte et mélancolique. Heureuse. Pas comme maintenant. » Elle ferma brusquement l'album et me passa un petit cahier. « Avant que Selma n'arrive, j'aimerais que vous le lisiez. Elle l'a écrit à huit ans. Précocité et brillante comme son père. À huit ans elle raisonnait déjà comme une adulte. Mes amies me disaient que c'était parce qu'elle a eu ses premières règles à huit ans. Bêtises. Elle était la fille de son père. »

Selma rentra plus tard que prévu. Après dîner sa mère nous laissa seules.

« Ma mère t'a montré ma photo et mon cahier, n'est-ce pas ? » me dit-elle dès que Meke se fut éclipsée. Je la regardai sans répondre, cherchant presque la réponse sur son visage. Elle continua : « Elle fait toujours ça. Elle a un besoin irréfutable de montrer que sa fille, comme son mari, est très spéciale... Ma mère, comme tu t'en es certainement aperçue, fait de la littérature sans le savoir, de la littérature comme celle dont parlait Yuan Yuling : *La logique de l'imagination la plus débridée est celle des vérités les plus profondes.*

Elle doit t'avoir dit que mon cahier date de mes dix ans...

- Elle m'a dit huit ans.
- Dans quelques années, elle dira que j'avais trois ans et elle se couvrira de ridicule. Quand je l'ai écrit, j'avais quinze ans. Exactement le double et les commentaires sur le texte n'ont rien d'intéressant. Une petite fille qui cherche de montrer qu'elle a bien appris la leçon...

- Pourquoi n'ajoutes-tu pas des commentaires de la grande fille qui continue à chercher ?
- Je vais le faire... un jour... pour m'amuser. »

Le cahier

Et c'est avec quelques commentaires de la jeune Selma au livre de Galton cité plus haut que se termine mon voyage.

En plus des articles principaux (fusils, couteaux et barèges aux couleurs voyantes), j'ai acheté des miroirs dorés, des accordéons, des vestons de chasse, de vieux uniformes de mes amis, des miroirs ardents, des épées, des ceintures dorées, d'immenses bracelets, des bracelets de cheville, des mètres de chaînes avec des médailles, des guimbardes, des bagues massives ; et en dernier, je suis allé dans les magasins de Drury Lane à la recherche d'objets de théâtre et ma recherche a été surtout récompensée par une magnifique couronne que j'ai juré de mettre sur la tête du plus grand ou du plus éloigné potentat que j'aurais rencontré en Afrique.

Que veux-tu nous montrer ? Que nous aimons les armes et tout ce qui brille. Vous aimez les armes bien plus que nous. Et qui n'aime pas ce qui brille ? Les gris. Les Anglais constipés. Comment avez-vous fait pour nous donner The Wall ?

Un chef héréro : « Je l'ai bien essayé une fois de m'habiller à l'européenne, mais alors, quand j'ai voulu compter mes bœufs, ils ne m'ont pas reconnu et se sont sauvés ».

Les bœufs avaient compris avant lui qu'il était ridicule habillé en Européen

Ils appellent les vêtements avec le même nom qu'ils donnent à la lie des eaux stagnantes ; et je dois ajouter que ces sauvages nus avaient un aspect bien moins obscène que nous les Européens avec nos chemises et nos pantalons sales

Tu vois. Quand tu regardes assez longtemps, il t'arrive de voir.

Les Héréros tuent les gens inutiles et épuisés : même les fils étouffent les pères malades.

« Inutiles ». C'est toi qui décides quand un homme devient inutile ?

Ils s'aperçoivent de la perte d'un bœuf, pas en les comptant, mais à cause de l'absence d'un museau qu'ils connaissent.

Ils connaissent leurs bœufs. Ils ne perdent pas leur temps à les compter.

Quand de nouveaux bœufs entrent dans un troupeau, les vieux cognent et lutte pendant quelques jours avant de les admettre dans leur société, et pendant le temps de l'approbation ils cherchent de toutes les manières possibles de s'enfuir et retourner chez eux.

Cet Anglais pas encore sorti de la brume n'a pas encore compris que les bœufs n'ont pas besoin des armes pour créer une communauté.

Ces canailles de Héréros voulaient nous donner de mauvais renseignements et nous envoyer à est alors qu'il fallait aller à nord, mais les femmes de la tribu ont révélé le secret aux femmes de mes Héréros, et, bien sûr, les femmes l'ont dit à leurs hommes qui me l'ont dit, en faisant ainsi échouer leur plan.

Ces canailles de Héréros essaient de tromper ces canailles de Blancs